

Vues d'Afrique Subversions

Élie Castiel

Number 291, July–August 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72126ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (2014). Vues d'Afrique : subversions. *Séquences*, (291), 14–14.

Vues d'Afrique

Subversions

Mis à part les intouchables Cannes et Berlin (et quelques autres), les festivals à travers le monde sont en régime minceur depuis un certain temps. Sur ce point, *Vues d'Afrique* n'échappe pas à ce phénomène d'ordre purement économique. Faut-il croire que cette tendance se poursuivra dans les années à venir ?

Élie Castiel

Toujours est-il que, malgré ces restrictions, nous avons quand même eu l'occasion de voir les films qui nous intéressaient. Le Prix du long métrage de la sélection internationale a été remis à Hicham Lasri pour ***C'est eux les chiens***, récompense hautement méritée pour un film qui place le cinéma marocain dans les sphères de la contestation, de l'engagement et de la réflexion politiques. Le récit d'un homme qui ne reconnaît plus sa ville après avoir purgé 30 ans de prison, suite aux émeutes de la faim en 1981, n'est pas en fait le thème principal car dans ***C'est eux les chiens***, nous assistons à une remise en question de la société marocaine en pleine transformation. En mettant en parallèle les mouvements du printemps arabe et l'événement des années 80, du début, Lasri ne fait que confirmer que la lutte commencée jadis (il y a longtemps) – sans doute en sourdine, parfois en mouvements musclés – fut rapidement maîtrisée par les autorités. Aujourd'hui, la dissension vient de toutes les couches sociales; sur ce point, les chemins pour atteindre la démocratie sont sans doute moins rocailleux, bien que toujours dangereux. Mais Lasri ne se contente pas de raconter: il propose, au contraire, un univers cinématographique qui lui est propre, là où les rudiments techniques du métier sont parfaitement au diapason avec ce que vivent les protagonistes. À la gravité du propos, se greffe un certain humour; au désespoir des situations, s'annonce un espoir éphémère, mais en même temps concret. ***C'est eux les chiens*** est une des belles réussites d'une cinématographie nationale qui s'affirme de plus en plus par sa puissante singularité.

Dans la même veine, le Tunisien Nouri Bouzid opte pour un récit plus linéaire en abordant le combat de deux jeunes filles pour l'autodétermination dans un contexte où l'intégrisme religieux porte un combat sans merci contre les libertés venues de l'Occident. Ici, ce sont les carcans d'une idéologie passéiste et culturelle qui sont remis en cause. Sur ce point, ***Millefeuille*** rejoint, par son thème, le mouvement du printemps arabe. Et à l'instar des films de cette partie du monde, les questionnements, quels qu'ils soient, sont toujours vécus dans un contexte familial, collectif, plutôt qu'individuel. Ce refus du nombrilisme, caractéristique présente dans une grande partie des cinémas occidentaux, s'avère un vent de fraîcheur évoquant pour nous les mouvements contestataires de Mai 68 et du début des années 1970.

C'est après avoir vu ***Le Chant des tortues*** du Marocain Jawad Rhalib que notre regard sur le documentaire ***Pour une nouvelle Séville*** de l'Ontarienne d'origine marocaine Kathy



C'est eux les chiens

Wazana prend une nouvelle tournure. Dans le cas du Rhalib, nous avons droit à une nouvelle société marocaine où les jeunes rejettent les valeurs d'antan et rejoignent leurs frères d'armes qui, un peu partout dans le monde arabe, contestent leur société et se battent pour cette démocratie tant désirée. La ville de Casablanca y est admirablement bien filmée. Les complexes modernes abritent sans doute des bureaux où l'argent se manipule au gré du vent, mais dehors, les esprits s'échauffent, remettant en question une société en pleine mutation.

Sur ce point, ***Pour une nouvelle Séville*** est une énigme en soi. L'histoire des Juifs sépharades ayant quitté le Maroc depuis des décennies (bien avant les années 1960) est certes intelligemment documentée; rien à reprocher sur ce plan. Mais il y a, chez Kathy Wazana, une tendance à figer le temps, à le rendre stérile, comme si rien ne s'était passé entre ces années d'exil et aujourd'hui; le destin de cette communauté est d'abord montré dans un contexte nostalgique où les protagonistes interviewés ressassent leurs souvenirs d'un passé présenté comme glorieux. Mais très vite, de nouveaux intervenants entament la question dans un ordre politique. On comprend alors que le conflit israélo-palestinien est la cause du refroidissement entre la communauté juive et musulmane du Maroc. Les Juifs qui sont encore là, *protection* oblige, se font les défenseurs d'un *antiisraélisme* mondialisé, sans voir la médaille des deux côtés. C'est alors que la thèse de la réalisatrice devient fortement ambiguë.

Il aurait fallu, tel un Amos Gitai, ou encore plus un Avi Mograbi, situer la polémique dans un contexte totalement intellectuel, politiquement engagé, et éviter catégoriquement les sous-entendus. Sur ce point, ***Tinghir-Jérusalem : Les échos du Mellah*** (2011), du Marocain Kamal Hachkar, ne dérogeait pas de sa thèse du début à la fin : capter le regard nostalgique tout en étant conscient de la réalité actuelle. 📍